

A VOS PLUMES !

ILS SONT (nous le savons de source sûre et photo à l'appui) encore bien debout sur leurs fondations et sur le rocher des bords de l'abîme — l'un près de sa passerelle Sidi-M'cid, l'autre près de sa passerelle Pérrégaux... avant d'émigrer au Koudiat — nos chers lycées de Constantine.

Alors, essayons — à distance et contre le temps qui passe trop vite — de les consolider dans notre mémoire, de protéger leur image pour qu'elle subsiste longtemps en nous, telle que nous l'avons connue.

Nous en avons maintenant la possibilité avec un instrument de taille : notre journal. Grâce à lui, chacun pourrait et devrait, d'ores et déjà, leur apporter sa pierre et son ciment : en écrivant tout simplement quelques lignes à insérer dans ce bulletin, comme — lorsque nous étions gamins — nous creusions nos initiales dans le bois de nos pupitres.

Puisque nous ne pouvons plus — tous les matins, comme les externes — dévaler à toute allure la rue de France ou la rue Nationale ou bien — pour les pensionnaires — nous réveiller au roulement du tambour ou de la cloche, puisque nous ne pouvons plus aller respirer l'air de la grande cour ou celui des galeries ; puisque nous sommes irrémédiablement privés de ces vieilles pierres, que chacun fasse revivre un souvenir dans ces colonnes, en exhumant une anecdote qui nous ramènerait — d'un seul trait de plume — cinquante ou soixante ans en arrière.

Nous sommes maintenant environ quatre cents adhérents, les sujets ne manqueront sûrement pas. Donc à vos plumes ! Notre condisciple Jean Benoit, qui fut journaliste de métier, vous attend de pied ferme...

L'association des Anciens des Lycées de Constantine — Aumale et Laveran confondus — est bien solide grâce à vous toutes et tous. Nos rangs, hélas, ont déjà subi des coupes sombres, mais, je vous le demande, puissiez-vous — outre le vif désir de vous retrouver plus nombreux et plus nombreuses à chaque réunion — continuer, avec la même foi, à prospecter autour de vous : vous contribuerez ainsi à grossir cette grande famille que j'ai commencé à rassembler dès 1983, prenant en relais le flambeau qu'avait allumé — là-bas — Jo Pozzo di Borgo, au temps de l'Algérie heureuse.

Votre travail de fourmi et votre fidélité apporteront, à l'Amicale et à vous-même, je n'en doute pas, de grandes joies.

Michel SADELER.

SEPTEMBRE 1990 N° 1

les bahuts du rhumel

LES ANCIENS DES LYCEES DE CONSTANTINE

CHAPEAU MICHEL ! CHAPEAU JANINE !

Grâce à la compétence souriante et au professionnalisme de Jean Benoit, le journal de l'Association des Anciens et Anciennes des Lycées de Constantine voit le jour. Il sera ce que nous en ferons. Je souhaite qu'il reflète la densité et la richesse de notre formation intellectuelle d'adolescents, mais aussi qu'il soit le lien privilégié de notre communauté retrouvée et ravivée par la volonté et la foi de deux d'entre nous, Michel et Janine Sadeler.

Volonté de rassembler, au bout de vingt ans d'exil, le maximum de copains éparpillés aux quatre vents de l'histoire.

Foi dans la réussite de la ga-

geure entreprise contre vents et marées.

Volonté et Foi, deux maîtres mots d'une impossible aventure.

Pour en arriver où nous en sommes, que de dévouement, de patience, d'affection pour chacune et chacun, que d'obstination, de persévérance, de minutie dans la quête chaque jour renouvelée des renseignements, des espoirs.

Rapidement, ils surent convaincre quelques-uns d'entre nous de les rejoindre dans cette recherche de l'impossible. Citons tout de suite, dans ce premier élan, nos très regrettés Pierre Maniquaire, Raymond Blanc et Maurice Eyme.

Merci à Roland Toureau, René Braun, Jean Bincaz, Claude Grandperrin, Octave Reboul, Tintin Staletti, Jean Orosco de s'y être risqués avec combien d'autres... Ils furent les premiers, ils ne resteront pas les derniers.

Souvenons-nous de nos premières retrouvailles à Eguilles. N'y avons-nous pas vécu des moments d'indicible émotion ? Le jeu en valait bien la chandelle et l'énorme effort de nos deux complices commençait à recevoir sa récompense.

Aujourd'hui notre Association est riche de près de 400 membres. Ses structures se sont affinées et affirmées. Sa vitalité est un exemple et fait l'admiration de tous et l'envie de beaucoup.

Jean Fraysse, notre vice-président, anime le secteur nord avec la gentillesse, le tact que nous lui connaissons.

L'avenir paraît clair et assuré car les nombreux jeunes qui nous rejoignent pérenniseront l'œuvre entreprise. Alors devant ce résultat, pouvais-je laisser passer l'occasion de dire :

Chapeau Michel ! Chapeau Janine !

Jo POZZO di BORGIO.

Budapest, le 27 avril 1990 : leçon d'histoire-géographie, sur le terrain, pour cette "classe" — prolongée — d'anciennes et d'anciens, en voyage organisé dans les contrées d'Europe Centrale ; et sur fond de beau Danube bleu. Voir — en page intercalaire — les impressions de voyage de Mme Ferrandi.



BUDAPEST — 27 Avril — 1990

HOMMAGE A ALBERT LOUP

DER HUNT BEISST NICHT !

COL GLACÉ, nœud papillon, cheveux argentés, moustache un peu à la Salvador Dali — dont il tirait toujours les extrémités — pose hiératique derrière son bureau : telle était la vision première qu'on avait d'Albert Loup, lorsqu'on pénétrait dans sa classe d'allemand.

L'accueil était plein d'aménité, mais avec une distanciation toute aristocratique.

A l'entrée de cette classe, on pouvait lire : " Tritt herein, der Hunt beisst nicht " (1). Ce texte légendait une grosse tête de chien, dessinée au fusain par M. Mirada, notre professeur de dessin.

Pour les débutants — dont j'étais — M. Loup avait fait imprimer, à ses frais, un petit opuscule. Je me souviens très bien du texte de la première page. D'abord, l'alphabet allemand qu'il nous apprenait sur un thème musical et qui se terminait par :

Ja, das ist nicht schwer das ABC ! (2)...

Suivaient des poésies qu'il fallut apprendre par cœur : Das Postillon, Das Weihnachtsman (3), Die Lorelei, Das Lenz (4), Die Kapelle, etc.

D'une rigueur exemplaire, une discipline d'airain régnait ; toute distraction, tout bavardage étaient immédiatement sanctionnés : en direction du coupable, M. Loup pointait son index, qu'il assemblait ensuite avec son pouce pour simuler un zéro de conduite, soigneusement noté sur son carnet.

Quel talent pédagogique ! Son cours était une grand'messe gothique où l'on

célébrait, péle-mêle : Siegfried, Wotan, Goethe, Schiller, Heine, Chamisso ; et si nous avions été mélomanes, certainement une toile de fond sonore eût été consacrée à la tétralogie de Wagner...

M. Loup mourut, subitement, fin 1942.

Il aimait à dire :
Heute Rot
Morgen tot (5).

Le destin ne voulut pas le contredire...

Même si je ne fus pas un élève doué en allemand, je garde — de son enseignement — près d'un demi-siècle après, un sillon profond, qui m'a toujours permis de voir l'Allemagne sous un éclairage différent.

José-Claude TORASSO.

1. Entrez, le chien ne mord pas ;
2. Oui, ce n'est pas difficile l'ABC ;
3. Le Père Noël ; 4. Le printemps ;
5. Aujourd'hui rose (de santé), demain mort...



M. Olivier fut, de 1858 à 1867, le premier directeur du "collège communal" de Constantine, établissement de 46 élèves (dont 15 pensionnaires), embryon du futur lycée de garçons. Simple bachelier ès-lettres, il avait proposé d'assumer cette tâche sans rémunération ni subvention, tirant ses revenus du seul internat.

DANS LA BELLE

MES AMIES du lycée Lavellan, pourquoi nous retrouvons-nous toujours avec tant de joie et d'émotion ? C'est parce que nous sommes réunies, comme autrefois — il y a, en effet, quelques décennies de cela — dans la belle cour carrée de notre lycée.

Elle me revient souvent à l'esprit, cette cour plantée d'acacias, avec ses préaux sur lesquels s'ouvraient les "petites classes", la salle de gym, le réfectoire dont la porte était encadrée, à l'heure de la sortie, par deux immenses corbeilles à linge contenant le goûter de celles qui n'avaient pas le statut d'externe : côté pain, côté chocolat.

Cette cour, elle nous a vu passer de l'état de petite fille à celui de femme. Elle nous a vu évoluer, en toute amitié, toutes origines et religions confondues. Elle a connu nos joies, nos peines, nos succès, nos échecs, nos espoirs, nos déceptions. Elle a entendu nos confidences, et ri des frasques — jamais graves, tou-



● **LE D^r LE BOZEC**, après 47 ans consacrés à la médecine, a pris sa retraite, le 16 novembre 1989. A l'hôpital François-Quesnay de Mantes-la-Jolie (où il exerçait, depuis 1966, comme chef du service de cardiologie dont il avait mis en place l'unité de soins intensifs), de nombreux élus, confrères, collaborateurs et amis l'ont fêté, au moment de son départ, rendant hommage à notre condisciple "homme de conciliation, toujours à l'écoute des malades — homme d'analyse — homme des lumières".
Bonne retraite, Jean-Marie !

● Une majeure partie de la gent magistrale du lycée de garçons — posant autour du proviseur Louis Blanc. On reconnaît, de bas en haut et de gauche à droite : au premier rang, MM. Senkeisen et Valade, Mlle Péres, Mme Hartz, MM. Brachet, Louis Blanc, Lesné, Mlle Balensin, Mme Bouville, MM. Paul Martin, Amrouche, Costes ; au deuxième rang, MM. Léandri, Lentin, Bogiolo, Camboulive, Ristori, Hammouche, Poil, Aubertie, Paul Blanc, Breton, Césari,

DES VISAGES JAMAIS

Calveyrach ; au troisième rang, MM. Tewes, Martin, Bénos, Jacquiau, Toux, Houlez, Rec Bruschini, Bianchi, Zerdouni ; au quatrième Sandral-Lasbordes, Godineau, Armand Mart Ritter, Offner, Hell, Pisanier et Chausse. Mais sement, ne figurent pas sur le cliché mis à Blanc, fille de notre ancien proviseur.

ALBERT LOUP

WEISST NICHT !

célébrait, pêle-mêle : Siegfried, Wotan, Goethe, Schiller, Heine, Chamisso ; et si nous avions été mélomanes, certainement une toile de fond sonore eût été consacrée à la tétralogie de Wagner...

M. Loup mourut, subitement, fin 1942.

Il aimait à dire :
Heute Rot
Morgen tot (5).

Le destin ne voulut pas le contredire...

Même si je ne fus pas un élève doué en allemand, je garde — de son enseignement — près d'un demi-siècle après, un sillon profond, qui m'a toujours permis de voir l'Allemagne sous un éclairage différent.

José-Claude TORASSO.

1. Entrez, le chien ne mord pas ;
2. Oui, ce n'est pas difficile l'ABC ;
3. Le Père Noël ; 4. Le printemps ;
5. Aujourd'hui rose (de santé), demain mort...



M. Olivier fut, de 1858 à 1867, le premier directeur du "collège communal" de Constantine, établissement de 46 élèves (dont 15 pensionnaires), embryon du futur lycée de garçons. Simple bachelier ès-lettres, il avait proposé d'assumer cette tâche sans rémunération ni subvention, tirant ses revenus du seul internat.

DANS LA BELLE COUR AUX A

MES AMIES du lycée Laveran, pourquoi nous retrouvons-nous toujours avec tant de joie et d'émotion ? C'est parce que nous sommes réunies, comme autrefois — il y a, en effet, quelques décennies de cela — dans la belle cour carrée de notre lycée.

Elle me revient souvent à l'esprit, cette cour plantée d'acacias, avec ses préaux sur lesquels s'ouvraient les "petites classes", la salle de gym, le réfectoire dont la porte était encadrée, à l'heure de la sortie, par deux immenses corbeilles à linge contenant le goûter de celles qui n'avaient pas le statut d'externe : côté pain, côté chocolat.

Cette cour, elle nous a vu passer de l'état de petite fille à celui de femme. Elle nous a vu évoluer, en toute amitié, toutes origines et religions confondues. Elle a connu nos joies, nos peines, nos succès, nos échecs, nos espoirs, nos déceptions. Elle a entendu nos confidences, et ri des frasques — jamais graves, tou-

jours sympathiques — des jours espiègles.

Comment oublier ce lycée, solide bâtiment aux limites des quartiers arabe et juif, symbole, peut-être, d'une cohabitation que le vent de l'Histoire a bousculée ?

On y accédait par la rue Nationale, dévalée à toute allure, le pain de six sous en poche pour les petits creux de dix heures, et sans manquer jamais d'accrocher, au passage, les odeurs — mêlées — de café, d'épices, de cuir émanant des échopes arabes.

Au premier étage, donc, cette cour que j'ai adorée. Au deuxième étage, les salles de classe : fenêtres grandes ouvertes sur un ciel bleu inoubliable et où, dans le silence des heures sages des compositions, remontaient les bruits caractéristiques de la rue, et même l'écho des litanies coraniques venant de la Médersa toute proche.

Un flash sympathique : ce brave Salah, aux bacchantes énormes, seul élément de sexe masculin employé à

temps exclus
filles !
profess
giste
tait les
et les...
son...
plumes
Com
nous,
avons
choses
culture
profit à
grâce
nents
nées,
ques —
sées, é
qui nou
Je se
lique e
Mais je
retrouv
comme
cour d
teurs d

And



DES VISAGES JAMAIS OUBLIÉS...

● Une majeure partie de la gent magistrale du lycée de garçons — peu avant la guerre de 39-45 — posant autour du proviseur Louis Blanc. On reconnaît, de bas en haut et de gauche à droite : au premier rang, MM. Senkeisen et Valade, Mlle Péres, Mme Hartz, MM. Brachet, Louis Blanc, Lesné, Mlle Balensin, Mme Bouville, MM. Paul Martin, Amrouche, Costes ; au deuxième rang, MM. Léandri, Lentin, Bogiolo, Camboulive, Ristori, Hammouche, Poli, Aubertie, Paul Blanc, Breton, Césari,

Calveyrach ; au troisième rang, MM. Tewes, Grégoire, Fargeix, Marcel Martin, Bénos, Jacquiau, Toux, Houlez, Recouly, Donmartini, Laurent, Bruschini, Bianchi, Zerdouni ; au quatrième rang, MM. Henri Martin, Sandral-Lasbordes, Godineau, Armand Martin, Canazzi, Hartz, Vega-Ritter, Offner, Hell, Pisanier et Chaussé. Mais beaucoup, malencontreusement, ne figurent pas sur le cliché mis à notre disposition par Mlle Blanc, fille de notre ancien proviseur.

— BE
pérides
Beins,
67.22.0
— B
rèse né
Peymie
— B
Galion
34280 C
— C
lat, 64
69007 I
— D
Le Tél
06400 C
— D
wental
signy,
94.59.1
— M
Jouret,
54000 M
— M
Monge
Lyon, 5
— M
Mme
néral-
1.45.40
— M
Mme
Ballu
1.42.82
— M
av. de
— M
Châtel
Galles
93.39.5
— R
Grand
tél. 40
— R
9, rue
seille.
— Z
du Ray

BELLE COUR AUX ACACIAS...

jours sympathiques — des plus espiègles.

Comment oublier ce lycée, solide bâtiment aux limites des quartiers arabe et juif, symbole, peut-être, d'une cohabitation que le vent de l'Histoire a bousculée ?

On y accédait par la rue Nationale, dévalée à toute allure, le pain de six sous en poche pour les petits creux de dix heures, et sans manquer jamais d'accrocher, au passage, les odeurs — mêlées — de café, d'épices, de cuir émanant des échopes arabes.

Au premier étage, donc, cette cour que j'ai adorée. Au deuxième étage, les salles de classe : fenêtres grandes ouvertes sur un ciel bleu inoubliable et où, dans le silence des heures sages des compositions, remontaient les bruits caractéristiques de la rue, et même l'écho des litanies coraniques venant de la Médersa toute proche.

Un flash sympathique : ce brave Salah, aux bacchantes énormes, seul élément de sexe masculin employé à

temps plein dans ce lycée exclusivement réservé aux filles ! Il faisait signer, par les professeurs, l'imposant registre des absences, alimentait les vieux poêles en hiver et les encriers en toute saison... nous avons connu les plumes sergent-major !

Comme il a compté, pour nous, ce bon lycée ! Nous y avons été éveillées aux choses de la vie et à une culture dont chacune a tiré profit à sa manière. Rendons grâce aux professeurs éminents qui nous ont passionnées, à ceux — pittoresques — qui nous ont amusées, et pardonnons à ceux qui nous ont ennuyées.

Je serai toujours mélancolique en pensant à tout cela. Mais je veux continuer à vous retrouver, toutes et souvent, comme autrefois, dans notre cour de récréation aux senteurs d'acacia.

Andrée BENOS, née Roux,
élève du lycée Laveran
de 1926 (maternelle)
à 1939 (philo).

RECTIFICATIF À L'ANNUAIRE

— BENOS Maurice, Les Hespérides B, 51, all. Jean-de-Beins, 34000 Montpellier, tél. 67.22.06.14.

— BERTRAND Marie-Thérèse née Antonini, 24, avenue Peyman, 13600 La Ciotat.

— BLANCHARD Alain, Le Galion B, 32, rue du Mistral, 34280 Carnon, tél. 67.68.25.22.

— CUCO Odile née Bouelat, 64, rue du Colombier, 69007 Lyon.

— D^r DRAGACCI Georges, Le Ténérife, 113, bd Carnot, 06400 Cannes, tél. 93.45.51.89.

— DESSAY Henri, villa Lowlental, av. de-Lattre-de-Tassigny, 83170 Brignoles, tél. 94.59.14.35.

— Mme DIDIER née Colette Joutet, 17, rue Jeanne-d'Arc, 54000 Nancy, tél. 83.27.16.21.

— Mme FORTERRÉ née Monge, bd Castors, 69005 Lyon, tél. 78.25.07.33.

— MONTACIE Marcel et Mme née Joutet, 97, av. Général-Leclerc, 75014 Paris, tél. 1.45.40.51.94.

— MONTACIE Claude et Mme née Amoros, 31, rue Ballu, 75009 Paris, tél. 1.42.82.16.53.

— MOREAU Claude, 122, av. de Vaugirard, 75006 Paris.

— MOULARD Hubert, La Châtelaine, 36, av. Prince-de-Galles, 06400 Cannes, tél. 93.39.54.97.

— REJANY Guy, 4, av. de la Grande-Course, 44000 Nantes, tél. 40.93.26.09.

— ROQUES Guy, Les Isles, 9, rue du Corail, 13008 Marseille.

— ZINAT Marceau, 54, av. du Ray, bât. 14/C, 06100 Nice.



MAIS OUBLIÉS...

MM. Tewes, Grégoire, Fargeix, Marcel Houlez, Recouly, Donmartini, Laurent, quatrième rang, MM. Henri Martin, Armand Martin, Canazzi, Hartz, Vegausse. Mais beaucoup, malencontreusement mis à notre disposition par Mlle [nom] [nom].



CHARLES LECA

TOUTES LES ÉLÉGANCES

UNE TRISTE NOUVELLE a endeuillé — en mai — notre grande famille des Anciens : Charles Leca venait de mourir — âgé de 95 ans — emportant avec lui tout un pan de notre adolescence.

Pour ceux qui furent ses élèves, il n'était pas " le prof. d'Histoire et géo ", il était MONSIEUR LECA, dont les cours ont fait les délices de plusieurs générations d'élèves, des plus studieux aux plus désinvoltes.

Après la Grande Guerre — au cours de laquelle il fit son devoir aux postes les plus avancés — il avait commencé à enseigner dans ce lycée de garçons qu'il ne devait quitter qu'en 1942, pour reprendre le combat de la Libération.

Il ne dispensait pas de cours — non ! — il faisait des conférences où son intelligence vive, sa magie du verbe, sa science pédagogique ressuscitaient avec pittoresque choses et gens du passé. Avec lui, les fleuves n'étaient pas des traits bleus sur une carte, ni les montagnes des taches brunes : les rivières coulaient, les reliefs se couvraient de neige ou exhalaient des senteurs de printemps.

Son autorité était naturelle. Jamais il n'eut à élever la voix pour établir la discipline. Son élégance — celle du comportement, celle de l'intellect — emportait l'adhésion, le respect, l'estime, l'admiration. Jamais il ne se munit de la moindre note, du plus discret ouvrage. Sa coquetterie était un semblant de désinvolture, car cet homme de devoir ne serait jamais venu au lycée sans que ses cours ne fussent parfaitement préparés. Mais il connaissait les ressources de son esprit, sa science du verbe et son pouvoir de charmer les jeunes esprits pétris d'admiration devant tant d'aisance et de facilité.

Ses notes, il les consignait sur un minuscule carnet placé sous la pochette de sa veste, car cet esthète avait toutes les élégances, même vestimentaires.

Pourquoi une image précise me revient-elle à l'esprit, en traçant ces lignes ? C'était au mois d'octobre, ce mois qui a la mélancolie des choses finissantes et de la lente chute des feuilles d'automne. Nous étions en 6^e, en cours de 15 heures à 16 heures. M. Leca traitait des volcans, et, dans la demi-pénombre qui envahissait doucement la salle, les cratères grondaient, la lave rougeoyante coulait, incandescente et destructrice... tout cela par la seule force des mots.

A cet homme brillant, délicat et cultivé, la vieillesse fut miséricordieuse : elle ne le priva d'aucune de ces qualités qui avaient fait son charme attachant.

Nous le vîmes, à 93 ans, et fûmes frappés par l'élégance de ses manières, la distinction de son esprit, sa curiosité intellectuelle, sa culture immense dispensée avec tact et sans ostentation.

Il dissertait de tout : littérature, musique, peinture (il peignait et il sculptait), langues étrangères... Le corps avait vieilli avec élégance. L'âme et l'esprit demeuraient merveilleusement intacts.

C'est ce souvenir que nous gardons précieusement en nous ; et c'est à MONSIEUR LECA que s'applique ce beau mot de Saint-Exupéry :

" Plus jamais il ne sera présent, mais plus jamais — non plus — il ne sera absent. "

Claude GRANDPERRIN.

● Nous avons appris avec tristesse le décès de :

— Mme Camboulives née Laure Colonna d'Istria, 78 ans, à Marseille, le 19.01.90, épouse de notre professeur M. Camboulives ;

— M. Claude Grandperrin, 100 ans, à Dijon, le 15 janvier 1990, père du secrétaire de notre Amicale ;

— Mme Marie Rose Bans, 81 ans, belle-mère de notre condisciple Louis Isnard, à Aix-en-Provence, le 24.02.90 ;

— Colonel Charles Biraben, 70 ans, à Paris, le 02.05.90 ;

— Mme Guglielmina, 97 ans, mère de nos condisciples Guglielmina, le 09.05.90 ;

— Mme Fiorini, professeur de lettres, épouse de notre condisciple Gaston, le 17.06.90 ;

— Maurice Galopin, 69 ans, à Féjus, le 18.06.90.

Avec notre compassion, nous disons, à toutes les familles endeuillées, nos sincères condoléances.

TROIS JOURS SUR LES PAS DE RONSARD

LES TROIS JOURS que nous avons vécus, à Vendôme, les 11-12 et 13 mai, resteront un très agréable souvenir, non seulement en raison du plaisir que nous avons eu à nous retrouver, mais surtout grâce à la parfaite organisation de Mme Canazzi, hôtesse charmante et cicerone de qualité, secondée avec discrétion par son époux, notre ami Jacques.

Ce séjour en Vendômois tellement chargé de gloire passée, fut un saut en arrière de plusieurs siècles, près de Catherine de Médicis, des

cinq reines, du roi de Navarre — duc de Vendôme qui devait devenir le bon roi Henri — dans ce fleuron de l'art qu'est le château de Chenonceaux au gracieux enjambement du Cher.

Nous avons aussi retrouvé Louis le Treizième dans son pavillon de chasse de Chambord... bien loin de la Pyramide du Louvre, des colonnes de Buren ou de l'usine Pompidou !

Mme Canazzi avait prié une de ses amies — responsable municipale de l'art à Vendôme et documentaliste très avertie — de nous conduire à

travers les différents bras du Loir, pour nous conter, non seulement l'Histoire seigneuriale, mais celle — plus récente — de Rochambeau, vainqueur de Yorktown, et nous détailler églises, chapelles romanes, pré-gothiques, flamboyantes où prièrent tant de pèlerins en route vers Compostelle, aux temps où la foi des chrétiens était militante et profonde.

En une matinée, nous avons visité une cave de Vouvray dans laquelle mûrit — parmi tant d'autres — ce délicieux breuvage dont la devise est "je resjois les cœurs".

Nous avons pu marcher sur les pas de Ronsard grâce à celle qui sut si bien nous recevoir et nous gâter. Nous avons visité La Poissonnière où grandit le merveilleux poète qui — malgré ses occupations multiples et diverses — garda l'esprit de son joli pays aux paysages si doux, et le chanta de si belle façon.

Au passage, nous avons aperçu le château de du Bellay — lui aussi, amoureux de ses horizons — ainsi que le château de Taloy à la belle facture, et plus curieux que la gentilhommière de Ronsard ; là, nous avons vu un somptueux pigeonnier où devaient nicher des milliers de volatiles : signe de puissance et de richesse en ces temps-là. De même, un remarquable et impressionnant pressoir à vin en bois, pure merveille de technique.

A l'hôtel Aster — à l'heure de la soirée de gala — nous avons assisté, au cours du dîner, à des danses folkloriques ; et certains d'entre nous ont retrouvé leur jeunesse en entrant dans la ronde avec ces jolies filles... notamment une danse que j'appellerais vulgairement "tape cul", où notre ami Fonlupt sut particulièrement briller...

Paul-Mathieu LUCIANI.

● C'est Jean Fraysse, vice-président, qui représentait Michel Sadeler — empêché — avec élégance, délicatesse et efficacité.

LES ONDINES DE LAVERAN

Sur la couverture d'un vieux bouquin — repéré dans le fouillis d'un brocanteur, à... Auxerre — ce titre : "Les Ondines du lycée de Constantine". En pages 11, 12 et 13 du livre (acheté sur le champ), Yvonne Martin, élève de seconde en 1938, faisait l'historique — que voici — de la vivante association.

J'INTERVIEWE SUZANNE GROS, élève de philosophie, sur les premières ondines. En 1931, un petit groupe éphémère et anonyme fréquenta, quelques jeudis, en mai et juin, les deux piscines de Sidi M'Cid, sous la direction de Mlles Bouteau, Rouzière et Ollivier.

" Nous louions un autobus (en ce temps-là il n'y avait pas d'ascenseur) et c'était à qui grimperait la première sur l'impériale ; les moins dégourdies étaient logées à l'intérieur, et nous chantions d'un cœur léger le long de la route. Nous bornions nos ambitions à l'étude de la brasse, que nos professeurs apprenaient en même temps que nous et, quand la fatigue se faisait sentir, nous nagions l'indienne avec Mlle Bouteau.

Puis une éclipse après ce printemps nautique ; et c'est maintenant une autre élève de philosophie, Paule Sarran, qui nous apprend la création d'un autre embryon de groupement, en 1933 :

" Oh ! nous n'étions qu'une vingtaine, et l'organisation était assez lâche ; nous nous

groupions, suivant notre audace, dans les trois piscines — car la nouvelle, si splendide, nous attirait toutes, même les plus faibles, dans le gouffre lumineux de ses eaux vertes. "

Marie-Louise Durand me renseigne sur l'évolution du groupe en 1934 :

" Nous nous étions enhardies à descendre même l'hiver. Oh ! les vaillantes étaient en bien petit nombre — on peut les compter à cette date : Marie-Rose Jourda, Henriette Luciani, Janine Landi-Bénos, Janine Hauvet, toi et moi. Je me rappelle que j'ai cru accomplir un exploit le jour où j'ai traversé la piscine dans sa largeur : 16 mètres !

— Je me rappelle très bien, dit Janine Hauvet, que je n'osais même pas plonger dans cette eau si profonde et si froide ; par contre, Janine Landi-Bénos, intrépide et légère, nageait toujours sous l'eau. "

Enfin, en 1936, ce fut la création de l'O.L.C. (Ondines du Lycée de Constantine) qui a pris tout de suite un bel essor. Nous étions cent vingt au 31 décembre, et notre groupe ne cesse de s'étendre, par l'afflux des anciennes élèves et parents d'élèves que nous accueillons avec joie, et qui ont plaisir à nous aider jeudi et dimanche.

Nous sommes affiliées à la Fédération française de natation et de sauvetage. Nous avons notre fanion, fabriqué par nos soins et envoyé à l'Exposition, nos couleurs, notre insigne (poisson du Rhumel dans une bouée), selon la fantaisie de Jacqueline, et nous formons cinq groupes marins : ablettes, cyprins, anémones, tritons, méduses. Nous avons des chefs de groupe : celles qui ont pris à cœur leur rôle d'éducatrices ; mais chacune de nous sait qu'elle doit se fortifier le plus vite possible pour se mettre en état d'aider les petites " commençantes ".

Nous avons du travail, mais aussi de la joie et des fêtes, et même... ce que personne ne sait encore, pour les compétitions futures, nous avons un " cri ".

LE CONSEIL D'ADMINISTRATION

Présidente, Mlle Rouzière ; vice-présidentes : Mmes Foucherot et Noël, Mlle Germaine Mariaud ; trésorière, Mme Mahdi ; trésorière adjointe, Mlle Piazza ; secrétaire, Mme Ponsaud ; adjointe, Mlle Bouteau ; membres : Mmes Bonnet, Buono, Buffe, Buisson, Casaubiehl, Descamps, Fourrier, Fleury, Lemesnager, Loup, Nicolai, Noël, Nauroy, Nippert, Aimée Mariaud, Ostoya. Comité sportif : Mmes Fourrier, Descamps, Rouzière, MM. Castelli et Siri.

● L'AMÉNAGEMENT de l'orthographe, présenté comme une innovation, ne date pas de 1990... Référez-vous aux cartes murales de géographie en usage dans nos jeunes années : la cité de Paul Valéry et de son cimetière marin ne s'orthographiait-elle pas Cette ?

Souvenirs croisés

Qu'il est lointain, et qu'il m'est proche, ce cher vieux "lycée de garçons", comme il s'appelait alors ! Tapi au fond de moi-même, il m'accompagne depuis plus d'un demi-siècle, depuis les sept années studieuses, heureuses, que de 30 à 37 j'ai passées là. J'y ai vécu la transition de l'enfance à la jeunesse, j'y ai appris à déchiffrer le monde à travers l'enseignement de nos maîtres et des livres de classe moins attractifs que ceux d'aujourd'hui ! Dans ses mêmes murs, cinq ans plus tard, - il était entre-temps devenu "lycée d'Aumale" - ma vie professionnelle a débuté. Revenant enseigner dans les salles qui m'avaient vu élève, j'y ai fait mes premières expériences de l'exercice de l'autorité, l'apprentissage d'un métier réputé ardu à juste titre. Troublante découverte que celle de l'envers du décor ! Une nouvelle relation a commencé alors entre lui et moi, cependant qu'en toile de fond, la reprise des combats en Afrique du Nord créait et entretenait un climat d'inquiétude, de confusion, de désarroi. Nommé à Alger en 45, je dus à l'organisation du baccalauréat d'avoir ensuite, et jusqu'à notre exode, cinq ou six occasions de revenir dans le centre d'examens qu'il abritait. Je retrouvais ses locaux pour des opérations d'un autre style, ses galeries bruisantes de la foule des parents, des amis, venus "soutenir" leur candidat avant et après les "tortures" ! Lors de la session de juin 61, j'ai même, pour la première fois, couché dans ce cher lycée, bénéficiant de l'hébergement d'une nuit à l'infirmerie qui avait, jusqu'alors pour moi, gardé ses secrets. Certes cette nuit-là, je ne me doutais pas que, vingt ans après, - et après bien des épreuves et des déchirements -, rebaptisé "lycée Rhéda Houhou, il m'accueillerait à nouveau pour cinq jours, logeant dans l'appartement même de son proviseur, mon ancien élève, qui devait m'offrir généreusement l'hospitalité lors d'un voyage-pèlerinage entrepris à travers l'Algérie en juillet 81.

Que de souvenirs de divers moments de ma vie, liés à ces lieux, se croisent, se mêlent, se décolorent même dans leur enchevêtrement ! Comment atteindre les strates les plus anciennes ?

L'impression la plus vivace, celle que je retrouve toujours au plus profond de moi, remonte au matin où je franchis pour la première fois sa porte, celle de la rue Négrier. Au garçonnet que j'étais, venu d'une modeste école suburbaine, il apparut immense, mystérieux, austère: émerveillé, un peu effrayé, je crus pénétrer dans un nouveau monde. C'est vrai qu'il était vaste, majestueux, notre lycée, avec ses trois entrées et ses trois cours. Au personnel enseignant et administratif était réservé le bel escalier donnant sur la rue de France, et qui s'agrémenta aujourd'hui, magnifiquement, de bougainvillées pourpres. Nous, les externes, nous entrions par la rue Négrier et ensuite, à partir de la 4ème, je crois, par la grande porte cochère ouvrant sur les gorges du Rummel, face à un paysage extraordinaire que j'ai revu avec émotion du balcon de M. le Proviseur, mais qui, alors, je dois le reconnaître, nous laissait indifférents. Curieuse, sans doute unique était la disposition des trois cours: la grande cour, rectangulaire, s'étirait le long et au niveau de la rue de France; c'était celle de la gymnastique ou des récréations imprévues quand la permanence surpeuplée s'y déversait en bandes de gamins dont on voulait dérober les bruyants éclats aux autres élèves enfermés dans les classes. Elle était surplombée par la cour triangulaire des "petits"; et celle-ci donnait accès à la cour carrée des "grands", plantée d'acacias embaumant au printemps, sorte de cloître coupé du monde, et qui fut deux ans pour nous le "saint des saints" où nous ne pénétrions que quelques instants, pour nous agglutiner (ô ces bousculades !) devant le guichet par lequel M. Orsini distribuait, contre espèces sonnantes et trébuchantes, ses croissants ou brioches !

Le premier bâtiment du petit lycée jouxtait la rue de France. Je retrouve, avec une particulière précision, notre classe de 6ème qui donnait sur la galerie du second étage. C'est là que l'enseignement clair et vigoureux de M. Véga-Ritter m'a, sans le vouloir peut-être, et pour toujours, inoculé le virus du latin ! Je revois aussi distinctement, au premier étage du même bâtiment, la salle où, sous la férule germanique et capricieuse de M. Hoffmann, les hellénistes de 3ème - ils étaient peu nombreux - peinaient sur les textes de l'Anabase. Dans cette même salle, je devais faire, ensuite, mes débuts de professeur, connaître mon premier trac, subir ma première

inspection. Je m'en souviens comme d'un événement d'hier, de cette inspection ! Je traduisais avec une classe de lère un texte de Sénèque préparé rapidement la veille. Au milieu de l'explication, je m'aperçus que je ne dominais plus la syntaxe assez déconcertante de la phrase où nous étions parvenus. Ce fut le trou noir, je vacillais intérieurement. Un sursaut me sauva; je réussis à rétablir mon équilibre et, par un escamotage de la difficulté, à me tirer du labyrinthe. Mais, inquiet, j'attendais les observations acides de l'inspecteur d'académie. J'eus droit... à des amabilités et à ces conseils passe-partout qu'on réserve aux débutants. L'inspecteur, spécialiste d'anglais, ne s'était aperçu de rien, pas plus que le proviseur, spécialiste d'allemand, qui l'accompagnait. Il en était de même, apparemment, pour les élèves. Mais j'en tirai une salutaire leçon pour l'avenir.

Dans le même bâtiment, au-dessus du gymnase et à l'extrémité du rez-de-chaussée, la galerie conduisait à la Salle du Conseil de discipline, banalisée aujourd'hui comme salle de travaux pratiques. On y accédait en traversant le corridor où des plaques de marbre commémorent les extensions du lycée en 1910 et 1916 (elles ont été conservées par l'administration actuelle, et pour la première fois, je les ai lues en juillet 81 !). A notre époque, les portraits de tous les proviseurs qui s'étaient succédé depuis l'origine décoraient cette salle où, en chaque fin de trimestre, M. Callot, puis M. Blanc, drapés dans leur dignité au sein d'un aréopage souriant, décernaient les récompenses suprêmes : succédané des "distributions solennelles des prix" qui avaient été supprimées en ces années-là !

Tout de suite à droite de l'escalier, au premier étage, je revois notre classe de 5ème où M. Darolle - que je devais retrouver comme collègue par la suite, à Alger et à Oran - confirma ma vocation naissante de latiniste par sa méthode originale d'analyse logique. Des crayons de diverses couleurs servaient à marquer la nature de chaque proposition (jaune pour les participiales, bleu pour les infinitives etc...). Ce devenait un jeu de décortiquer les phrases latines pour barioler ensuite son cahier ! Au-dessous, donnant sur la cour par plusieurs portes, s'étendait la vaste salle des examens. Je n'y suis entré que pour le "premier bac". Oh, ce

jour-là, quel affolement, quelles transes ! et quelle cohue tapageuse, garçons et filles confondus ! Car, alors, la mixité ne se pratiquait qu'en cette circonstance.

Du "grand lycée", ce que je revois surtout, ce sont les salles de cours : notre classe de 4ème, à côté du bureau du Censeur - qui avait fait percer un judas pour mieux surveiller, mais sans réussir à les empêcher, les incoercibles chahuts où M. Dufour perdait son lorgnon et sa voix devant des galopins déchaînés ; notre classe de 3ème, au deuxième étage, sur le Rummel, où M. Vuillèrmet, d'une sévérité et d'un autoritarisme inversement proportionnés à sa taille, nous inculquait tambour battant les règles de la grammaire et de la bonne diction. A cette même salle s'attache pour moi un souvenir d'une autre époque. C'est là que j'ai reçu ma seconde inspection, plus détendue que la première. L'explication du Lac de Lamartine se déroula sans problème sous regard bienveillant du Vice-Recteur Garoby, qui, tout en caressant sa barbe de grand-papa, posait de temps à autre des questions sans piège à une classe d'ailleurs excellente. Ma nomination à Alger se décida en ces instants.

Je revois aussi notre étroite salle d'allemand, avec ses trois rangées de tables, où j'accomplis toute ma scolarité pour cette langue. Tout ce que je sais d'allemand, je le dois à l'enseignement souriant et ferme de Robert Hartz, devenu par la suite un ami. Nous l'avions accueilli, jeune agrégé et jeune marié, en oct. 30; il suivit notre classe jusqu'au second bachot ! Je revois les tableaux pédagogiques qui ornaient les murs et servaient à l'illustration des leçons, j'entends encore les chants qu'il nous faisait entonner à la fin des cours pour récompenser notre docilité - qui était à l'image de son efficacité.

Je revois aussi la large terrasse qui dominait l'entrée principale. Elèves, nous n'y avions pas accès, seules les jeunes filles de la classe de Math. Elém. (qui n'existait pas au lycée de la rue Nationale) pouvaient s'y promener. Je devais plus tard, comme professeur, l'arpenter à mon tour. Elle était un lieu de conciliabules entre collègues bien plus agréable que la salle des Professeurs qui s'ouvrait sur la galerie, à la sortie de l'escalier médian, et donnait sur la cour carrée. Curieusement, de cette salle, je n'ai aucun souvenir précis. Je ne retrouve pas l'impression qu'elle a produite

en moi quand, passé de l'autre côté de la barrière, j'en ai franchi le seuil pour la première fois. Ma mémoire ne me permet pas de dire si ses murs étaient décorés, et comment. Je me rappelle seulement que, en période d'examens, elle devenait salle de délibérations. Je la revois toute bourdonnante de l'agitation des collègues qui s'affairaient à porter leurs notes sur les bordereaux, ou se dispersaient, par petits groupes, en bavardages professionnels. Je revois, je revois... Mais halte au déferlement des souvenirs! La chère image est de ces choses précieuses qu'il vaut peut-être mieux serrer secrètement en soi, dans le silence.

René Braun

Nice, juin 1990

P.S. Pour toutes les inexactitudes qui, à mon insu, se seraient glissées dans ces "souvenirs", je serais reconnaissant aux camarades de bien vouloir me communiquer celles qu'ils pourraient avoir relevées.